Document generated on 07/11/2025 8:47 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Nouvelles d'ici et d'ailleurs

Number 89, Spring 2007

Cimetières

URI: https://id.erudit.org/iderudit/3182ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this review

(2007). Review of [Nouvelles d'ici et d'ailleurs]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (89), 91–95.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2007

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Fils, époux, père

Jean-Paul Beaumier, *Trompeuses, comme toujours*, Québec, L'instant même, 2006, 126 p., 16,95 $.

MEMBRE FONDATEUR de L'instant même, Jean-Paul Beaumier pratique le genre de la nouvelle avec passion. En effet, en 1988 il faisait paraître son premier recueil de nouvelles, *L'air libre*, puis suivaient, en 1991, *Petites lâchetés* et, en 1998, *Dis-moi quelque chose*. Entre-temps, il s'est aussi joint au collectif de rédaction de la revue *XYZ*. D'ailleurs, plusieurs nouvelles (huit sur dix-sept) de son quatrième et plus récent recueil, *Trompeuses, comme toujours*, ont déjà paru dans nos pages. Nos lecteurs s'y retrouveront donc en terrain connu. Cependant, entre la dispersion en revue et la réunion en recueil, l'expérience de lecture change. Lire Beaumier en rafales dans un recueil nous permet d'apprécier davantage son style et de reconnaître la cohérence thématique de ses histoires.

La dynamique de *Trompeuses, comme toujours* compose essentiellement avec la perte. Par exemple, le désir sexuel tombe en panne, survient la mort d'un enfant ou, encore, on se ressouvient avec mélancolie de ses premières amours. Effectivement, l'ensemble des nouvelles raconte, dans une écriture sobre et épurée, une manière de deuil, tous les personnages de Beaumier affrontant tantôt leur passé, tantôt la mort.

Une épigraphe du recueil cite une phrase de Paul Auster : « Tout livre est l'image d'une solitude. » Mais, ici, la solitude est plutôt latente, elle guette comme une menace. En fait, le personnage de Beaumier n'arrive jamais tout à fait seul, il est toujours issu d'une famille : c'est ici un père, là un fils, ailleurs un époux, fidèle ou non. De plus, cette société minimale fonde les narrations de *Trompeuses, comme toujours* qui s'intéressent à son effritement et

à ses traces. Peut-être en va-t-il ici des préoccupations personnelles de l'auteur, comme on le dit dans la critique journalistique ? Des indices veulent le faire croire : les initiales d'un personnage principal sont J.B., deux autres s'appellent Jean, tandis que « L'art de Simonide » raconte l'histoire d'un écrivain (*alter ego* de l'auteur ?). Qu'il soit en majeure partie autobiographique ou non, le recueil de Beaumier, chroniques d'un jeune cinquantenaire, donne à tout le moins l'impression du bilan d'une vie rendue à mi-parcours. Des parents y meurent de vieillesse, puis les enfants y sont désormais des adultes. Quelle place doit-on alors occuper quand, dans son monde transformé par le temps qui passe, on n'est plus ni tout à fait fils, ni tout à fait père ? Ce questionnement hante l'écriture de Beaumier.

Il semblerait donc que le thème de la famille préoccupe toujours notre littérature. Pour ne citer qu'un exemple récent, Moutier a réfléchi sur la nécessité des rôles parentaux traditionnels pour l'équilibre de la psyché humaine dans *Les trois modes de conservation des viandes*. S'il y a névrose chez Beaumier, elle est cependant moins pathologique que chez Moutier. Néanmoins, il reste, dans *Trompeuses, comme toujours*, une peur de l'enfance, celle du père, qui opère toujours. Vieux, on craint de lui ressembler, jeune, sa voix punitive ou grondeuse inhibe le désir naissant. À un certain endroit, le père, c'est aussi, par association, la mort réduite au dégoût des mouches parce que, jeune, notre appel à son endroit a été étouffé quand nous avalions subitement un insecte. Enfin, on pourrait facilement résumer d'autres passages qui répondent à cette logique, le recueil étant toujours une variation plutôt qu'une collection de morceaux disparates. L'art de Beaumier réside justement dans sa façon délicate d'intégrer ce thème selon plusieurs points de vue narratifs, et ce, à l'intérieur des limites formelles de la nouvelle.

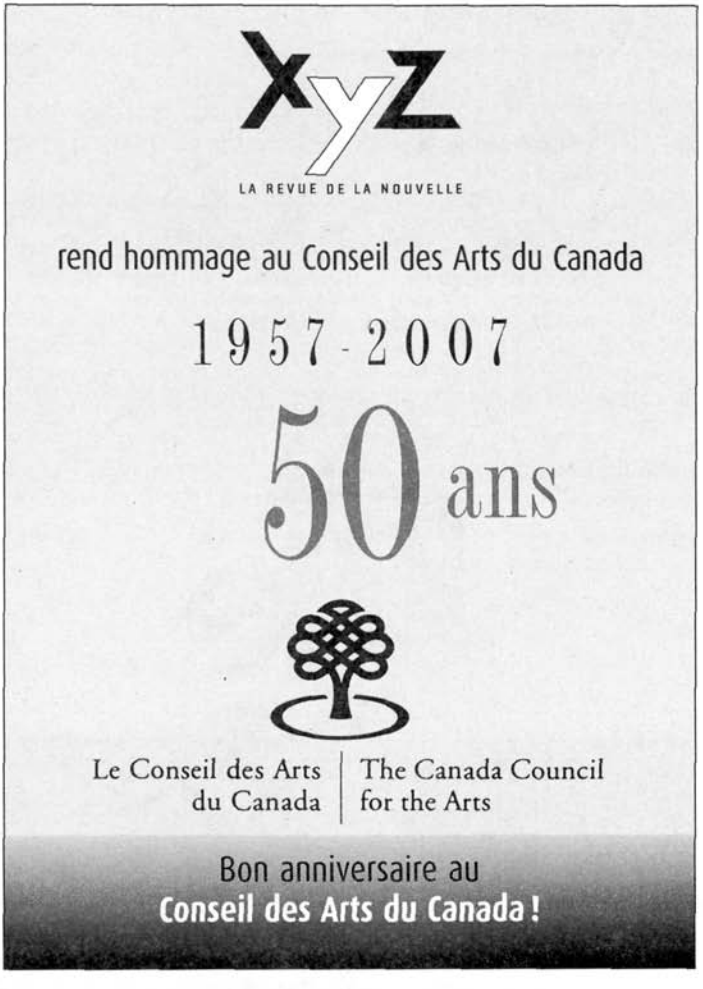
Nicolas Tremblay

Pourquoi faire court ?

Réal Ouellet, *Par ailleurs*, Québec, L'instant même, 2005, 126 p.

L'INSTANCE DE DISCOURS INDIRECT LIBRE favorisée par Réal Ouellet dans son premier recueil fait dire au personnage du récit d'ouverture, lancé dans l'écriture de son propre roman, qu'il « lui était facile de conserver une certaine logique interne [...] parce qu'il progressait par courtes séquences, denses et polies, comme dans une nouvelle ». On entrevoit dès lors une piste de lecture, et cela, malgré que le même personnage, écrivain finalement raté, s'interroge en alignant les poncifs anti-critique : « Mais toute œuvre n'est-elle pas un faux par rapport à son intuition initiale ? Et sa lecture est-elle autre chose qu'un éternel malentendu ? » On a pour notre part envie de traquer le schéma, le leitmotiv, quelques phrases relayant en des mots et en un rythme différents la première saillie d'une réflexion prometteuse sur l'écriture nouvellière, réflexion que l'on pressent souterraine chez Ouellet. On ne s'avère pas déçu. Un peu plus loin, c'est dans un dialogue entre amoureux déchirés que ressurgit le motif : « Les plus belles histoires sont celles qu'on n'étire pas. » Puis, dans « L'ornithologue » : « Ce n'était pas la forêt enchantée des grands mythes, mais un espace proliférant, trop riche pour sa capacité de perception. Il tenta vainement de fragmenter ce qu'il voyait en unités plus petites, aisément saisissables. » Réal Ouellet, homme de science littéraire, probablement humaniste, assurément érudit, qui nul doute a beaucoup lu, nous offre deux récits (« Le nègre » et « Beverley Winters ») qui tournent autour de la difficulté d'écrire, et au moins cinq autres (« Retour », « La lettre », « L'ornithologue », « Conversation avec Dieu » et « Coup du sort ») mettant des personnages extrêmement faillibles face à un soupçon d'immensité qui les dépasse. Quelque chose commence décidément à prendre forme. Que la nouvelle soit courte, ça, on le sait, et on trouverait difficilement à y ajouter, mais que cette brièveté nous permette de penser *a contrario* une forme plus longue et plus problématique, qui reste en retrait parce que inatteignable et

frustrante, voilà qui s'attache peut-être plus profondément au travail de fiction chez Ouellet. Presque tous ses personnages souffrent de vouloir embrasser trop large et de n'étreindre, mal, bien sûr, qu'une variation à peine altérée de l'insatisfaction qui à l'origine les plombait. Les chutes qui n'en sont pas (on ne donne plus, aujourd'hui, de chutes aux nouvelles; elles me manquent!), au terme de chacun des courts textes, en témoignent. À la fin de « La lettre », le protagoniste, un employé des postes secrètement amoureux de sa cliente, « la [...] suit des yeux tout en classant les lettres ». Cette phrase, à elle seule, est le propos du texte. Le désir est immense, mais son inaccomplissement se satisfait de trois pages. *Idem* avec « L'Algérienne ». Une étrangère mutique fait irruption dans la vie d'un homme. Il en tombe amoureux et bafouille des dialogues bancals : « ... je voudrais vous suivre dans votre pays là-bas, malgré la violence, malgré ces siècles de civilisation qui nous séparent. » Mais elle se détourne, se referme, et au terme du récit « dispar[ait] dans le brouillard de novembre ». Retour au commencement, au vide maintenant rempli d'absence. La brièveté de la nouvelle aura ici servi à condenser ce qui par ailleurs n'aurait pas supporté de plus amples développements, de plus « logiques » ratiocinations (à supposer qu'on réduise le roman à cela). La forme *parle* toujours en littérature, c'est entendu, mais chez Ouellet il semblerait plutôt qu'elle murmure, et qu'il faille tendre le regard, écarter certaines phrases lisses et trop didactiques pour entrevoir ce qui les maintient ensemble et qui peut s'avérer finalement très beau, très maîtrisé. Ce n'est toutefois pas toujours le cas. Il me faut citer « Conversation avec Dieu », une nouvelle manifestement ludique pour l'auteur qui, après une phrase d'attaque très forte (à l'ancienne manière américaine, façon Robert Bloch), assoit son lecteur dans la salle d'attente pour développer un dialogue vain entre le protagoniste et le personnage de Dieu, au sein duquel une contre-apologétique voudrait se faire efficace tout en confondant les Ancien et Nouveau Testaments dans un même discours. Mais ce n'est là que le maillon faible d'une chaîne qui pourrait s'en passer. La plupart des autres nouvelles parviennent à retourner comme un gant l'exigence de leur forme brève sur le contenu actantiel qu'elles

mettent pourtant très explicitement de l'avant. Heureusement, car sans une attention soutenue à ses tropismes formels, le recueil de Ouellet pourrait bien se caractériser par une phrase que l'auteur lui-même nous offre : « Il avait un charme élégant qui plaisait à tous mais n'émouvait personne. »

Daniel Laforest